

LE PÈRE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
FRANCE

Un An.... 6 fr.
Six Mois... 3 fr.
Trois Mois. 1 fr. 50

BUREAUX : 4^{bis}, rue d'Orsel, Paris
OUVERT DE 9 HEURES DU MATIN A 6 HEURES DU SOIR
Adresser toutes les Correspondances à l'Administrateur

ABONNEMENTS
EXTÉRIEUR

Un An..... 8 fr.
Six Mois..... 4 fr.
Trois Mois... 2 fr.

LE BOUT DE L'AN DE LA VÉRYFICATION LE PROCÈS FRANCIS

LA FIÈVRE TYPHOÏDE A PÉLAGO

GRÈVES A AMIENS ET A REIMS



L'ANNIVERSAIRE!

Un an ! Oui, bientôt un an !

Encore quelques tours de cadran à la clé, et nom de dieu, nous en serons à l'heure faramineuse de la *Véryfication*.

Ce jour-là, pour ne parler que de Paris, Mazas était bondé d'anarchos.

Trois jours avant, le 22 avril au matin, tous les gas ayant montré un peu leur crête, — ceux que la rousse tenait à l'œil, étaient cueillis au saut du lit. En file indienne, ils rappliquaient au Dépôt, — antichambre de Mazas.

Le lendemain, les quotidiens jubilaient, kif-kif des petites folles. On leur aurait enlevé de sur la carcasse un poids de 500 mille livres, qu'ils n'auraient pas été plus

en fête. Ils se fendaient de leur petit alleluia :

« Bourgeois et capitalos, qu'ils chantaient. Banquiers, patrons, proprios, gouvernants, jugeurs, crapulards et bandits, dormez tranquilles ! Les anarchos sont muselés : tous logent à Mazas. Un brin de patience, et sans jugerie, on embarquera ces malfaiteurs pour Cayenne et pour Nouméa.... »

Et à reluquer ces tartines jubilatoires, les jean-foutre de la haute se prenaient à espérer.

C'est si bon de se sentir le cœur à l'aise, quand on a enduré une passade de terrible cauchemar !

Plus d'anarchos !

Plus de trouille....

C'était un beurre. Ouf ! La peur quittait les salauds, tout comme elle les avait pris.

C'était donc fini ! On allait pouvoir reprendre son petit train-train : chacun retournerait à ses vices, et entre le champagne et le fromage, on rigolerait de la chiasse passée, — kif-kif d'un mauvais rêve !

Oui, nom de dieu, les crapulards de la

haute s'étaient figuré ça. Ces cruchons-là sont si bêtes qu'ils supposaient que les anarchos sont une bande de maboules sans queue ni tête... La bande foutue au bloc, le tour était joué : il n'en serait plus question.

Tralala, il n'en vas pas ainsi !

Les anarchos ont une raison d'être :

Pourquoi, jean-foutres, le 23 avril auriez-vous roupillé plus tranquillement que le 21 ?

C'est-y les cent et quelques anarchos collés au bloc qui avaient changé la situation ?

Pauvres pochetées !

La situation était kif-kif bourriquot. Aussi terrible pour vous le lendemain que l'avant-veille.

Ah ! Si au lieu de dire : « Les anarchos sont à Mazas, on peut se la couler joyeuse... »

Vous aviez pu dire : « La Question Sociale est résolue :

« Les gosses peuvent têter jusqu'à plus soif, sans craindre que le nichon de la mère se tarisse ;

« Y'a plus de crève-la-faim bouffant

des trognons ramassés dans les boîtes à poubelle;

« Les portes cochères, les bancs des boulevards n'abritent plus de refumeurs de comète. Tout le monde a un plumard et une piole;

« Les ouvriers ne sont plus exploités par les patrons; les usines sont devenues de petits palais où on a plaisir à masser sans fatigue;

« Finie la misère! Chacun a plus qu'il ne désire: nul n'a à se plaindre; nul ne jalouse son voisin!... »

Ah, si vous aviez pu crier cela, certes, le 24 avril vous auriez eu bougrement raison d'être dans la joie.

Le pouviez-vous?

Nom de dieu, non!

Donc, pas la peine d'insister: c'est pas quelques anarchos de moins dans la balance qui pouvaient faire pencher le plateau de votre côté.

Vous auriez dû comprendre ça. Cela vous eût évité une sacrée déception!

Quel coup, nom de dieu, quand le 25 au soir, sur les neuf heures, la boutique de Véry sautait comme une merde!

Y avait pas mèche d'accuser les fortes têtes: tous étaient bouclés.

Fallait donc se rendre à l'évidence et avouer que quelques râfles ne suffisaient pas.

Les anarchos, c'est pire que le chien-dent: leurs racines sont si profondes que la bourgeoisie pourrait s'arracher les boyaux, sans parvenir à les extirper.

Quelle meilleure preuve que la *Vérification*!

Le lendemain, Ravachol et le petit Biscuit passaient à condamnation. Toutes les précautions étaient prises pour qu'il n'arrive pas d'avaros.

Eh bien, un zigage d'attaque était plus malin que tous les sergots, les roussins et les jugeurs.

A l'heure qu'il fallait, il prouvait aux richards qu'il n'y aurait pour eux ni fin ni cesse, tant que le populo serait exploité.

C'est Meunier, dit-on, qui fit la chose.

La turne de Véry était devenue, pour les bourgeois, quèque chose comme Lourdes, pour les crétiens.

On y allait en pèlerinage!

On vantait la canaillerie de cette bande de troquets qui n'avaient pas eu honte de livrer aux roussins un homme qui était leur hôte! Ravachol mangeait à leur table... Chez les sauvages, l'hospitalité, c'est quèque chose de sacré.

Non contents de ça, les Véry spéculaient sur leur saloperie; ils battaient monnaie avec leur infamie.

Voyez-vous Judas l'Isariote ouvrant boutique et vendant au litre le sang de Jésus!

Frapper là, c'était toucher l'endroit sensible; c'était pulvériser l'idole bourgeoise.

C'est ce que fit Meunier...

Et aujourd'hui, pour le bout de l'an de Véry, à défaut de la tête de Meunier, les jugeurs voudraient décoller celle de Francis.



LE PROCÈS DE FRANCIS

Pourquoi cherche-t-on pouille au pauvre copain?

Je viens de le dire, nom de dieu: les jugeurs s'en prennent à lui, faute de pouvoir se venger sur Meunier.

S'ils n'avaient pas eu Francis leur haine aurait trouvé une autre victime, — il leur en fallait une, quand même, cré pétard!

Y a pas à tortiller, foutre, ce que je dégoise est absolument exact. A telle enseigne que les quotidiens eux-mêmes en sont tout tomates.

Ils n'en reviennent pas que les marchands d'injustice aient le toupet de poursuivre Francis, et le déclarent innocent.

Les premiers temps de son arrestation, avant que les jugeurs anglisches l'aient rendu à leur copains de France, on racontait un tas de fariboles qui, à en croire les jean-foutre de la haute, prouvaient clair comme de l'eau de roche que c'était lui le grand dynamiteur.

Grâce à des mics-macs de roussins, l'extradition fut obtenue.

Et voici que, maintenant qu'on le fait passer en cour d'assises, toutes les fameuses preuves qu'on avait contre lui s'évanouissent.

Il ne reste plus que du vent, nom de dieu!

Ça s'est vu du premier coup à l'interrogement: le chef du comptoir rengainait à Francis des couillonades idiotes; mais de la chose en elle-même, — peau de balle!

Le plus sérieux qu'on lui reproche est d'avoir prêté des frusques à Meunier.

Or, y a rien qui le prouve, et Francis le nie carrément. D'autre part, il est sûr que quand Meunier alla faire sa *Vérification* il ne portait pas le paletot en question.

Voilà la seule charge contre le copain.

Vingt dieux, y a pas là de quoi fouetter un chat.

Figurez-vous qu'au lieu d'être un anarcho ayant le tort d'être un peu vantard, Francis soit accusé de tout ce que vous pourrez imaginer... Eh bien, avec toutes les preuves qu'il a contre lui, il serait acquitté haut la main.

Quèque je dis! Les juges instructionneurs n'auraient pas même cherché à le poursuivre.

Mais voilà, la plus grande charge contre lui, c'est qu'il est anarcho.

Reste à savoir, si ça suffit pour couper le cou à un bon bougre!

Y a pas mèche que je donne aujourd'hui toute l'allure du procès, je repiquerai au truc la semaine prochaine, en donnant le résultat.

Pas besoin de dire que les alentours du Palais d'Injustice sont farcis de mouchards, de sergots et de gardes cipaux.

Dans la salle d'audience, à part une chiée de roussins, y a presque personne: on refoule carrément tous les bons bougres, sous prétexte que la salle est archi pleine.

Dans ce procès, tout comme dans d'autres, y a des Chaumartin à la clé.

C'est les Bricou, nom de dieu!

Oh, turellement, du temps que ces deux types étaient en liberté, ils n'étaient pas de mauvais lieux. C'est ce que s'accordent à dire tous ceux qui les ont fréquenté. Ils étaient de la même pâte que les Chaumartin, nom de dieu! Eux aussi n'étaient pas mufles... y a beau temps!

Mais voilà, les enjuponnés voient tout de suite à qui ils ont à faire. Quant un type gnan-gnan leur tombe dans les griffes, ils ont vite fait de le maquiller et de le faire tourner en bourrique.

C'est ce qui est arrivé pour ces salauds de Chaumartin; c'est ce qui est arrivé pour les Bricou.

Mille dieux, voilà qui devrait bougrement donner à ruminer aux zigues d'attaque. Y a jamais trop de prudence à avoir; jamais trop de précautions à prendre! Surtout, faut se garer des types qui ne sont pas trempés d'acier.

Les Bricou ont raconté à leur façon comment Meunier aurait pratiqué son flambeau. Voici leur racontar, — faut en prendre et en laisser, nom de dieu:

Meunier rapliqua chez eux, le samedi 23 avril, entre les cinq et 6 heures. Il déposa son revolver sur la table et descendit chercher une valise qu'il avait laissée chez un bistrot.

Une fois remonté, il ouvrit la valise, qui contenait 28 cartouches de dynamite; il se mit à les dépioter, aidé par la Bricou, et il renauda parce que la marchandise était humide.

Au fur et à mesure du dépiotage, ils vidaient les cartouches dans une petite boîte en bois qui devait se fourrer dans la valise; y avait assez d'espace pour que les mèches pussent brûler.

Ensuite Meunier fit des trous dans le couvercle de la boîte pour y faire passer les mèches. Puis, avec un réveil-matin, il calcula quelle longueur il fallait leur donner pour qu'elles durent le temps voulu.

Ce soir-là, Meunier rata son coup; comme on le sait, ce n'est que deux jours après, le 25, que son riche turbin réussit.

Toujours d'après les Bricou, voici comment il s'y prit: il alluma la mèche sous une porte cochère, entra chez Véry, posa la machine à ses pieds, demanda un verre de rhum de trois sous, le paya et partit. — Il était tout seul!

Les camaros savent le reste: quelques secondes après, une pétarade faramineuse prouvait aux jean-foutre que tous les zigues d'attaque n'étaient pas au ballon.

Et maintenant, les bons bougres, si on causait un peu de Lhérot, et de sa toupie de sœur, la veuve de Véry.

Pour ce qui est de Lhérot, on a raconté un tas de fariboles sur son compte: on l'a fait voyager aux quatre coins du monde... Il paraît qu'il est tout simplement embauché à la Préfectance, dans la brigade du roussin Fédée.

Vraiment, il ne pouvait pas mieux choisir, nom de dieu!

Quoique ça, m'est avis qu'il ne doit pas roupiller sur ses deux oreilles.

Quant à la veuve de Véry, elle a toujours les pattes crochues. C'est le même truc qu'à l'époque où ils spéculaient sur Ravachol; elle pleure misère jusqu'à plus soif.

Pas besoin de dire que c'est de la frime, nom de dieu! Elle a de la galette placée; elle a un kiosque de journaux qu'elle sous-loue 50 sous par jour... elle vit de ses rentes et ne se prive de rien.

N'importe, elle continue à jérémier,

Ce qui lui donne un semblant de raison, c'est qu'on lui avait promis une pension de 2.000 balles et que la gouvernance a oublié de la lui fournir.

De la part des jean-foutre de la haute, y a rien d'épatant: les grosses légumes ont la reconnaissance courte.

Ce qui serait rigolboche, c'est qu'un gros matador ait raffé la pension pour son compte. C'est pas la première fois qu'on verrait un pareil fourbi!



LES TISSEURS DE REIMS

A l'occasion de la foire de Reims, les ouvriers du baigne Poulot, demandèrent mardi dernier, à ne pas travailler l'après-midi. Y avait rien d'espionnant à ça, puisque dans toutes les usines on ne turbine pas.

Le directeur, un sale jésuite, qui a été balader sa viande à Rome, histoire de becoter les doigts de pieds du pape, ne voulut rien savoir. Il répondit qu'il fallait masser quand même.

Comme les bons bougres n'en pinçaient pas, ils se passèrent de la permission de leur exploitateur. Ça marcha très bien, nom de dieu, — en ce sens que ça ne marcha pas du tout à l'usine.

Ah mais, c'est la rosse de directeur, qui en faisait une gueule de cochon! Il fumait tant, qu'on aurait dit une locomotive. Aussi, le lendemain, pour se venger d'avoir été desobéi, il foutait six prolos à la porte.

Credieu, ça ne fit pas un pli : dès que les autres ouvriers surent la chose, ils lâchèrent carrément le turbin.

La charogne de directeur savait bien que ça ne se passerait pas en douce, nom de dieu ! Et il avait pris ses précautions : avant de saquer les camaros il avait averti les cognes et les gendarmes, afin qu'ils lui donnent un coup de main, pour ne pas rater sa crapulerie.

Turellement, ils ne refusèrent pas. Quelques bons bougres étant allés au bureau réclamer la réintégration des camarades, y trouvèrent leur exploitateur entouré de pestaille. Comme ils ne sont pas des poules mouillées, ça ne les émotionna pas pour un liard.

Ce qui était rupinskoff, c'était de voir tous les prolos réunis dans la cour, chantant le *Père Peinard* et le *Père Duchesne*, et ne se gênant pas pour gueuler carrément : « Vive les petites marmites ! »

Dame, le directeur y trouvait un cheveu : il n'en pince pas pour les petites marmites ; rien qu'à en entendre parler, ça lui fout la chiasse. Aussi fit-il évacuer la cour du baigne et les gendarmes à cheval ont fait la sentinelle devant, pendant deux jours.

A la reprise d'une partie des ouvriers, les bons bougres apprirent que 14 camaros avaient été de nouveau renvoyés.

Illico, les gas ont lâché le turbin pour la deuxième fois et sont sortis de l'atelier, malgré la chiée de gendarmes qui étaient là et qui auraient peut-être bien voulu les tenir encasernés.

Vraiment, voilà une sale bourrique d'exploitateur qui se fout carrément du populo. Il a pour lui le pognon et les pandores...

Mais, nom de dieu, il a contre lui la haine des bons bougres !

Cette affaire fait du mouvement à Reims, et le populo s'aperçoit de plus en plus que, si on veut arriver à quelque chose, faut abandonner tous les fourbis politiques : les politicaillons faisant toujours le jeu des patrons !

Aussi, gare la casse, dès que le grabuge commencera de ci de là.

Ah, foutre, ça ronflera ferme !

LES VELOUTIERS D'AMIENS

Une autre grève qui pourrait bien devenir sérieuse, c'est celle que viennent d'emmancher les tisseurs de velours.

Ça a fait la traînée de poudre, nom de dieu, et maintenant y a un tas d'usines qui sont fermées.

Le malheur, c'est que les politicards foutent leur sale blair dans les affaires des bons bougres. L'autre jour, Lafargue s'est amené dans le patelin et y avait rudement de monde pour aller l'attendre à la gare.

Y avait pour le moins une quinzaine de mille de prolos.

Ils croyaient donc que c'était le Messie qui arrivait ?

Ah bien, ils se sont rien foutu le doigt dans l'œil ! J'espère bien qu'il ne seront pas longtemps à s'en apercevoir.

Ils auraient même déjà dû ruminer sur le pallas que leur a dégoisé le bouffe-galette socialo à la manque. Ça se passait en plein air, sur les fortifs.

Après avoir dit que les prolos sont exploités par les patrons, Lafargue a pistonné les gas pour qu'ils restent calmes et inodores. A l'entendre, il suffit de tenir les mains dans ses poches, et de brailler : « Vive Lafargue ! » pour faire caner les patrons.

Espèce de pisse-froid, si les bons bougres d'Amiens ont la déveine de couper dans tes boniments, ils sont frits !

Un de ces quatre matins il leur faudra rappliquer aux bagnes et, la tête basse et la rage au ventre, accepter toutes les conditions que voudront leur imposer leurs singes.

Té, ce qui leur pend au nez, c'est ce qui est arrivé aux

BONS BOUGRES DE RIVE-DE-GIER

Ils ne manquaient pas de nerf, les frangins, foutre non !

Seulement, ils ont eu le tort de se laisser emberlificoter par les bouffe-galette.

« Du calme, toujours du calme ! » Serinaient ces jean-fesse.

Les gas s'en sont fourrés une telle indigestion, de ce maudit calme, qu'ils se sont fait calmer presque jusqu'à crevaision.

Trois cents grévistes, que les patrons n'ont pas voulu reprendre, sont restés sur le carreau. Et dame, c'est sûrement pas les plus gourdes, ceux-là !

Turellement, ça fait ruminer les bons bougres : ceux qui déjà, précédemment, avaient soupé du calme, en pincent moins que jamais ;

Quant aux autres, ils se mordent les pouces de s'être laissés rouler de si sale façon. Ils en viennent à se dire qu'il n'y a rien d'aussi chouette que d'avoir du biceps.

BALADE CHEZ LES ARTISSES INDÉPENDANTS

Ne poirotions pas parmi les niguedouilleries des trois premières salles. On les a assez vues l'autre semaine. Dare dare ! Pour zyeuter des couleurs plus chouettes, des sujets moins gagas, foutons le camp chez des zigues qui n'ont pas du crottin aux mirettes, radinons dans la

Salle 4

Très épatantes les tartines de Luce. On est d'abord dans le Midi : le soleil plombe en plein ; si ça continue, la mer va bouillir comme une soupe. Pan ! Le copain nous transporte ailleurs. Plus de soleil : du brouillard. Plus de Méditerranée : la Tamise. Mais, chez les Engliche, comme chez les bâfreurs d'ailloli, Luce est toujours à la coule.

Faut reluquer aussi les toiles de Lucien Pissarro, de Signac, de Gausson, de la Rochefoucauld, de Van Rysselberghe, de Morren, de Petitjean, de Cross : c'est farci d'air et de lumière.

Par exemple, vous approchez pas de celles d'Amiet et d'O'Connor : vous vous écorchiez le naze, — parfaitement ! Les deux gas ont

foutu dans leurs cadres des truellées de couleurs, — c'est comme des montagnes !

Je gobe les machines d'Ibels. Celles de Bonnard ont des tons effacés qui sont très rupins et des lignes chouetteusement enroulées. Maurice Denis non plus n'est pas dans un sac. Les campuches de Guilloux, c'est roublard, mais, ça ne vaut pas chérot.

Un qui s'est payé la trombine des visiteurs, c'est Valloton : il nous montre une tripotée de femmes, des jeunes et des vieilles à la baignade, y en a à poil, d'autres en chemise ; c'est tout plein gondolant ! Par exemple, ses gravures sur bois sont très chic.

De quoi ? de quoi ? Une robe rouge ! Un marchand d'injustice ? Un de nos sapajous de cour d'assises et de correctionnelle ? C'est pas tout à fait ça : c'est le portrait, par Iker, du journaliste Esparbès, un jean-jean qui fabrique pour les canards bourgeois des boniments patrouillotards. Oh, là là ! Qué pochétée ! Tu me fais suer des lames de rasoir, mon vieux Schnock, avec tes glapissements de « Vive l'Empereur ! »

Un peintre bath et râblé : Anquetin. Il nous montre tantôt un zigue qui suce un glass chez un mannezigue, tantôt une grenouille qui joue de la prunelle, dans la rue, pour embobiner les passants, ou encore des typesses qui se pavent dans un jardin.

Une! deusse ! Le purotin d'Emile Cavallo-Peduzzi traîne ses croquenots le long des chemins, sous un ciel sale. Il bouffe plus de vent que de bricheton et de bidoche, ça se voit ! Et s'il retournait ses profondes, je crois pas qu'il en tomberait un pétard. Pourtant, une verrée de vinasse, à la prochaine auberge, ne serait pas de trop pour lui foutre du ressort aux guibolles. Probable qu'il avait soupé de refiler la comète à la ville : il a voulu tâter de la cambrousse. Va, camaro, te décarcasse pas, t'as le temps d'arriver ! Sûr, tu dégotteras au bout du trimard deux belles turnes : la prison, où on enquille les vagabonds, et l'hôpital, où les vise-au-trou et les charcutiers font crever les déchards pour apprendre à gnérir les birbes de la haute. Et, piges comme tu as peu de chance, non seulement tu es dans la panade, mais encore tu es peint par un sabot.

Autre prolo : celui-là se trémousse devant un four assez chaud pour fricasser le Mont-Blanc en cinq minutes. Ça fait partie d'une série de dessins au crayon noir, de Charles Angrand. Dans ces dessins faut pas chercher des détails ; le camerluche s'est occupé que des ensembles, et il y a foutu de la poésie sans troucuterie et du mystère sans battage.

La carcasse en zigzag, et le coffre vide, se traînailler dans les boyaux de mine, extraire de la houille jusqu'à la gauche, s'empiffrer de la poussière, et recevoir, comme distraction, des flambées de grisou, — vrai, elle est bougrement triste, la vie des gueules noires ! E. G. Boch a bien rendu l'emmerdement de ces patelins de charbonnages et d'usines. Pas plan que le soleil montre ses douilles jaunes : y a trop de fumée devant. Tout est noir, excepté les toits des coronas : ces sacrés toits en tuile sont d'un rouge rigouillard, comme s'ils se foutaient de la gnolerie des prolos qui se démanchent le trou-du-cul pour arrondir la bedaine et le saint-frusquin des capitalos. Mais les crapules de richards commencent à avoir la trouille : « Un jour ou l'autre, qu'ils se disent, nos esclaves refouleront au turbin ; les pics et les pioches, après avoir, depuis des temps et des temps, tapé à la veine de la mine, iront taper aux veines des patrons miniers, — sale coup pour la fanfare !... »

Pas rigolote, non plus, l'existence des fillasses. Les pauvres bougresses triment dur sur le trottoir et sur le plumard, exposées aux mufferies des michés, aux torgnoles des mecs, aux salopises des roussins et à des kyrielles de

bobos. Toulouse-Lautrec en a peinturluré une floppée, et ça a bougrement du caractère. Tapé aussi, ses ciboulots de bourgeois fêtards, avachis par la noce. Ce qu'on te leur foutrait volontiers une livre de viande sur le coin de la gueule!...

Adolphe Albert a aussi représenté des pétales battant leur quart dans les bals. Mais, ça manque de mordant, c'est trop lichotté; on dirait des grandes photographies avec de la couleur dessus. Au total, — de la roupie de singe.

Toujours dans la même salle : des Montfreid, des Steinlen, des Regoyos, des Ranson, des Swart, etc.

Et quand vous visiterez cette salle, les camaros, ne vous contentez pas de reluquer les tableaux, pigez aussi la hure des bourgeois.

Vous êtes-là comme qui dirait chez les anarchos de la peinture.

Et dame, tout ce qui est nouveau et hardi, y a pas de pet que les bourgeois y comprennent quèque chose.

Les uns rigolent kif-kif des bourricots;

Les autres rognent entre leurs dents;

Et ceux qui aiment la discussion se foutent à raisonner comme un pot de chambre sous le cul d'un malade.

Salle 5

C'est la dernière, et elle ne sera pas longue à visiter.

Cependant, ce serait dommage de ne pas reluquer les tableaux anti-révolutionnaires de Vital Guillot : on a rarement l'occasion de voir rien d'aussi loufoque.

Adrienne H'Enneirda expose des dessins décoratifs; Jossot des caricatures; Willumsen, un fœtus en céramique (obtenu avec l'aide de la Mort-aux-Gosses); et le sculpteur Bernard Schadet nous présente quelques gueules d'enjuponnés assez réussies : quoiqu'ils soient vilains comme des poux, ils sont encore plus beaux que nature.

Les peintres sur culottes de peau : Kirewski, Rousseau, Tenaille, etc., font un fouan des cinq cents diables dans cette salle. Leurs cadres sont pleins d'uniformes de tous calibres : des biffins, des riz-pains-sel, des culs-d'acier, etc. Turellement, ces larbins de la putain pourrie de patrie ont des gueules d'une couillonnerie à faire éternuer une borne kilométrique.



Sales Boniments! — Les nouveaux ministres ont rien de l'aplomb. L'autre jour à l' Aquarium, pour leur bienvenue, ils se sont fendus d'un pallas rigolboche, — racontant que la fortune s'acquiert par le travail et l'honnêteté.

Les dépotés ont applaudi, — y a rien de drôle à ça, nom de dieu!

Pour ce qui est des bons bougres, y a pas de pet qu'ils coupent dans un pareil bateau.

Sans sortir des voleries du Panama, les ministres seraient bougrement embarrassés pour expliquer par quel travail Eiffel a ramassé sa trentaine de millions; kif-kif Hébrard, le journaliste du *Temps*, qui a étouffé treize cent mille balles; et les chéquards, de quelle couleur a été leur travail?

D'autre part, je voudrais bien voir le merle blanc qui s'est enrichi par son propre travail, — sans exploiter personne, de façon ou d'autre?

Eh, les ministres, fermez votre plomb : vous êtes mal venus à débiter de pareils boniments!



Chouetto-Suifard. — A la bonne heure, nom de dieu, voici que les tailleurs se grouillent un brin.

Les pique-prunes se foutent de la partie : le 15 avril, ils vont faire paraître un organe corporatif, à raison de deux coups par mois.

Hardi, les cousous, à coups de ciseaux, d'aiguilles ou de sifrans, abattez donc cette sale organisation sociale, qui ne vous permet pas d'avoir toujours une culotte sur le cul, — quand toute votre chienne de vie vous faites des paletots pour les richards.

Bonne chance, foutre!

Les bons bougres qui voudront se fiche en rapports avec les copains n'ont qu'à aller les dégouter à la Bourse Centrale du Travail.



Ah, nom de dieu, si tous les locatos étaient aussi à la coule que celui dont je vas causer, les proprios ne feraient pas autant les flam-bards.

La chose se passait, 30, rue Erard, dans une turne qui appartient à une poufiasse, la Ducraux; une belle carne qui a pour pipelette une chipie encore plus rosse que la propriote.

Le 8 octobre dernier, le zigue en question louait dans cette boîte un logement de 210 balles. Il aurait dû carmer d'avance, mais vu qu'il est employé au chemin de fer et que les chipies croyaient être bien garanties on le laissa emménager, lui permettant de payer au terme.

En janvier, le copain qui avait été obligé de dépenser ses quat'sous pour soigner sa femme malade ne put abouler que la moitié de la somme.

C'était déjà bien beau, nom de dieu!

La pipelette ne voulut rien savoir : elle brailla pire que tente-six bourriques et ne se gêna pas pour engueuler la femme du copain, encore alitée.

Voyant ça, le gas qui est à peu près aussi honteux qu'un loup de sept ans, se baladant dans un troupeau de moutons, se promit de payer son terme en monnaie de singe.

Il n'y a foutre pas manqué!

Si bien qu'au 14 février un torche-cul rapiquait chez lui. C'était un congé par huissier, lui réclamant deux termes.

Le bougre laissa venir le papier et ne bougea pas plus qu'une enclume au fond de la Seine.

Un mois après, rran! Nouveau fourbi, c'est-à-dire, saisie-gagerie à la clé.

Et ça a continué : au 1^{er} avril, il recevait une assignation pour aller devant les juges, afin de se faire expulser.

Mille dieux, le gas en réservait une bonne à cette racaille; s'étant aperçu que toute la paperasserie légale avait été faite au nom de la mère de la propriote, une toupie qui est morte y a beau temps, il prouva que y avait rien de fait.

Comme les juges en tiennent pour les formes et la routine, ils furent obligés de dire comme lui.

Si bien que le 8, le locato a déménagé ses bois. Et ça, à la grande rage de la pipelette qui avait réquisitionné les sergots... Ils ont dû se contenter de reluquer le tableau, vu que les déménagements ne les regardent pas.

Le plus rigolboche, c'est que le fiston a laissé dans son ancienne piole un pot de cham-

bre, un balai et une chaise dépaillée qu'il n'a pas l'intention d'enlever.

Pour lors, faudra que la propriote le fasse expulser. C'est-à-dire qu'elle aboule environ 80 balles dans les griffes des huissiers... à moins qu'elle ne préfère transiger et fiche 40 francs à son locato.

Cré pétard, si tous les bons bougres se foutaient sur le pied de chercher pouille aux proprios, leur cochon de métier deviendrait malsain.

Evidemment, ça ne suffirait pas pour les faire démissionner; quoique ça, cela les rendrait moins rogneurs et ils se feraient à l'idée qu'un de ces quatre matins ils devront faire leur deuil de leurs propriétés.

RATICHON PAILLARD

Les copains n'ont pas oublié le curé Guerre, dont j'ai raconté les abominables saloperies sur ses petites paroissiennes de Mâlain.

Dès le premier jour, j'avais flairé de quoi il retournait : entre juges et frocards, y a pas épais de différence... si ce n'est dans la forme du jupon. Pour ce qui est des vices, les deux font la paire, c'est kif-kif bourriquot.

Il n'était donc pas possible que les marchands d'injustice aient envie de chercher pouille à Guerre : ils l'auraient plutôt félicité!

Aussi, quand le ratichon a été foutu en prison, j'ai vu que c'était une frime : ce que cherchaient les juges, c'était à laisser refroidir la colère du populo.

A preuve, c'est que dès que ces sacrés bourriques ont cru que le frocard n'avait plus à craindre d'être étripé par le populo de son patelin, ils lui ont ouvert toute grande la porte de sa prison.

Les enjuponnés se sont dit que, dans la saison où on acquitte les chéquards panamistes, il est tout simple qu'on relâche sans jugement un ratichon qui s'est contenté de violer quelques gosses.

Et ils ne s'en sont pas privés, nom de dieu!

Si bien que, l'autre jour, le curé Guerre s'en retournait tout guilleret à sa cure de Mâlain. Il avait la gueule enfarinée et se pourléchait les babines en pensant à la chair fraîche dont il pourrait se gaver à tire-larigot.

Va te faire lanlaire! Ça a tourné au vilain.

Quand les campluchards ont vu rappliquer leur sale corbeau, ils ont roupété, mille dieux! Ils ont pris des casseroles, des vieux sabots, des faulx, et se sont mis à faire un charivari des cinq cent diables.

Y a même des riches fistons qui ne se sont pas contentés du charivari : ils ont sauté par-dessus les murs du presbytère pour aller dégouter le cafard. Mais, foutre, le bouzan lui avait foutu une sacrée chiasse : il était si bien calfeutré que les gas ne purent le dénicher.

Il s'en est sauvé d'une belle, nom de dieu! On aurait bien pu lui couper la chique et lui faire passer le goût des petites filles.

Qui aurait pu trouver à redire à ça?

« Nous sommes les parents des gosses violés! » auraient répondu les campluchards.

Ah malheur, c'est le curé qui a dû passer une sale nuit! Dès le matin, au petit jour, il s'est tiré des pieds et a oublié de laisser son adresse à ses paroissiens. Par exemple, il peut la donner à son évêque en toute confiance. Le ratichon ne refusera certainement pas d'expédier un cochon aussi pieux dans un trou inconnu, où il pourra repiquer au truc, et, en toute tranquillité, inculquer sa religion aux loupiots de l'endroit.

Turellement, comme les juges ne veulent jamais être dans leur tort, ils ont trouvé un

biais pour s'excuser de ne pas avoir poursuivi le curé Guerre : ils ont fait retomber ça sur le dos des parents, sous prétexte qu'ils n'ont pas voulu raconter que le cochon a sali leurs petites filles.

Evidemment, c'est toujours dégoûtant de publier ces choses là sur ses gosses !

Mais, foutre, m'est avis qu'il y avait moyen de moyenner, sans aller raconter ces tristes choses aux juges de Dijon.

Quoi de plus hurf que de faire ses affaires soi-même ?

Il aurait suffi que les parents aient un brin de nerf. Ça ne leur eût pas été difficile de tremper le raticchon dans la fontaine, histoire de lui rafraîchir les sens. Puis, pour lui faire circuler le sang, ils auraient pu le frictionner à la paille, jusqu'à ce que son dos en fume.

Ce dont on rigole ferme, à Malain, c'est de la poire de la Fraudin, une boulangère qui était pleine d'amour pour le raticchon.

Quand elle a su qu'il rappliquait à nouveau, elle en grillait de joie, — probable qu'elle pensait aux petits pains....

Nom de dieu, faut qu'elle fasse son deuil de sa trogne ; maintenant, c'est bien fini ! Il ne rentrera jamais au patelin. Tous les bons bougres de l'endroit se chargeraient de lui botter le cul de la riche façon... Cette fois, ils n'iraient pas chercher les juges de Dijon.



LE TYPHUS A PÉLAGO

« Le sang d'un ennemi sent toujours bon ! » C'est ce que disent les crapulards de la gouvernance, nom de dieu !

Ces dernières semaines, grâce à la pourriture, au manque d'air et à la mauvaise boustifaille, il s'est déclaré une sacrée épidémie de fièvre typhoïde dans les prisons de Paris.

C'est le Dépôt qui a été le plus attigé. Ça n'épatera pas les bons bougres qui ont eu la déveine de moisir quelques temps dans cette maudite turne. Pour l'infection et la saleté, y a pas mèche d'imaginer pire.

Si bien qu'en quelques jours la maladie a été si forte qu'une tripotée de pauvres prisonniers ont cassé leur pipe.

Pour ce qui est des malades on les comptait chaque jour par douzaines.

Dame, ça commençait à tourner au vilain. Non pas que les jean-foutre aient souci de la santé des malheureux : ils s'en fichent comme d'une guigne !

Mais, foutre, y avait danger que le typhus se propage au dehors, — et s'accroche aussi bien aux richards qu'au populo.

Fallait parer à la chose, mille bombes !

Pour lors on a fait évacuer la turne : les femmes ont été expédiées à Saint-Lago, les hommes à Nanterre.

Le Dépôt n'est pas la seule prison où le typhus se soit amené.

Actuellement, il est à Pélago.

Or, c'est là que sont empilés tous les riches fieux que la gouvernance a dans le nez et qu'elle tient bouclés pour des tartines de journaux ou pour des jaspinages en réunion publique.

C'est pourquoi, y a pas de pet qu'on fasse pour cette sale cahute, ce qu'on fait pour le Dépôt, — malgré qu'elle soit encore plus infecte.

Au contraire, si les jean-foutre l'osaient, ils transvaseraient illico les prisonniers sur le Dépôt, afin de les empoisonner pour de bon.

Ça, y a pas mèche de le faire.

Mais ce qui est possible, c'est de laisser les pauvres camaros moisir à Pélago, — et mijoter dans la fièvre typhoïde.

Et foutre, voici déjà que les plans de la gouvernance lui réussissent.

Y a deux copains d'attigés.

Habert, le gérant de la *Révolte* et Zévaco.

Ils sont à l'infirmerie !

Pour ce qui est des autres, y aurait rien d'épatant à ce que la maladie les empoigne eux aussi.

Mince de jubilation pour les jean-foutre de la haute si quelques-uns des gas cassaient leur pipe.

Pas moins, ce serait peut-être un mauvais calcul de leur part : y a de ces canailleries qu'on paie plus cher qu'au marché.

Le populo et la gouvernance ont toujours été de revue... tôt ou tard les petits comptes se règlent !

LA FOIRE MUNICIPALE

Eh foutre, aux quatre coins de Paris, les candidats font des réunions pour tâcher d'embobiner le populo.

Les zigues d'attaque n'ont pas manqué d'y fourrer leur grain de sel.

Et, nom de dieu, ce qu'il y a de bath, c'est que partout où ils ont pu causer, le populo a eu leurs raisons à la bonne.

Dame, il ne leur a pas été difficile de démontrer qu'il n'y a pas plus d'espoir à avoir dans les nouveaux cipaux que dans les anciens.

Les ceusses qui s'en vont n'ont guère su que gueuletonner à tire-larigot, — et pas dans les prix doux, foutre ! Pour exemple, je n'ai qu'à rappeler les déjeuners à 35 balles par tête que les chameaux s'envoyaient quand ils étaient en tournée d'inspection dans les hospices.

Ceux qui viendront feront tout pareil, nom de dieu !

Turellement, les candidats voient de mauvais œil les camaros venant débîner les trucs électoraux.

Ils rognent, crainte que ça n'influence les votards et qu'ils n'y perdent l'assiette au beurre.

Alors, qu'arrive-t-il ?

C'est que la petite bande qui pistonne leur élection et qui leur sert de garde-du-corps se fout à brailler, — et même des fois à cogner.

On dirait un cabot qui n'a pas bouffé depuis quinze jours, à qui on tirerait de la gueule un os à moëlle.

Ah mais, c'est que les types espèrent bien, eux aussi, tirer quelque chose de l'élection. S'ils sont si enragés, c'est pas pour le principe, foutre non ! C'est tout simplement, parce qu'ils espèrent décrocher, sinon un rond de cuir dans les administrances de la ville, tout au moins une place d'égoutier.

Et dame, vouloir leur enlever ça, — ça les rend féroces !

Aussi, les empêcheurs de voter en rond n'ont qu'à se bien tenir !

« Ah, vous voulez débîner le truc ; prouver que les élections sont de la couille en bâton. Eh bien, on ne veut pas de ça, nous, car on en vit des élections. Et, puisque vous voulez nous tirer le pain de la bouche, on va vous bourrer la gueule. »

Ouais, les birbes des comités, voilà qui est facile à dire, — reste à savoir si les fistons voudront bien se laisser tanner le cuir.

M'est avis qu'ils ne marchent pas !

Ils étaient venus dans les réunions afin d'expliquer au populo que les élections sont de la roupie de singe et qu'elles ne servent qu'à nous tenir sous la coupe des grosses légumes.

Vous ne voulez pas qu'on parle ?

Soit, on ne parlera pas ! Mais, vous aussi, vous tairiez votre gueule...

Qu'en résultera-t-il ? C'est que vous aurez émoustillé les bons bougres et qu'ils vous tomberont sur le casaquin. Au lieu d'empocher des applaudissements, votre candidat ramassera des beignes. Les réunions tourneront en eau de boudin, et il s'y fera un tel bakanal que vous trouverez le métier de membre du comité trop périlleux.

Recevoir des marrons et des tabourets sur la tronche pour le simple espoir d'arriver à être égoutier, ou quèque chose d'approchant, — le jeu n'en vaut pas la chandelle.

Les candidats, eux aussi, se décourageront : du moment que leur bedaine risquera d'encaisser des gnons, ils trouveront le métier malsain.

Voyez-vous le résultat : La Grève des Candidats ! C'est ça qui serait tordant.

Et c'est vous qui l'aurez voulue, par votre intolérance et votre vacherie !



INVASION DE POLITICARDS

Nom de dieu, c'est le populo de Troyes qui devait faire une sale poire dimanche dernier.

Imaginez-vous que le patelin a subi une invasion de politicards, — quèque chose de terrible, foutre.

Primo, c'était Casimir Perier, le chef des députés, qui s'amenait avec une bande de bouffe-galette. Ils venaient s'empiffrer, les sales bougres ! Ils se sont appuyé un gueuleton à chier partout.

Comme de juste, c'est eux qui ont bouffé et c'est le populo qui paiera.

Deuxièmo, y a eu une bande de socialos à la manque. Ceux-ci, n'étant encore que des aspirants bouffe-galette, n'ont pas gueuletonné, ils se sont contentés de faire une conférence.

Et, foutre, paraît que les prolos n'en pincet pas plus pour les uns que pour les autres. Ils n'étaient pas au banquet de Casimir..., et pour cause ; mais ils n'étaient pas non plus (ou du moins si peu, que ça ne compte pas) à la réunion des socialos à la manque. Pourtant, ça leur aurait servi de consolation : ne pouvant manger avec Casimir, ils se seraient rattrapé en *durant* les paroles de Pédron, le grand manitou de Troyes, et aussi celles de Roussel, un tailleur de Paris, sans compter Culine.

Les prolos n'en ont pas pincé, et ils ont eu bougrement raison, nom de dieu, car c'est rien creux ce qu'ont débité les types.

De Culine, je n'en dirai rien : c'est un bon bougre qui s'est laissé embobiner par les ambitieux, et qui maintenant ne rêve que d'arriver à être quèque chose dans les légumes.

Après lui, Roussel a jaspiné sur l'utilité de l'organisation syndicale ; à le croire, les syndicats fédérés feront la révolution pacifique par la grève générale.

Si ce bafouillage signifie quèque chose, je veux bien qu'on me la coupe !

Pour ce qui est du Pédron, son jaspinage ne varie pas : faut que les ouvriers le nomment lui et ses copains, et ça ouvrifera !

Un bon bougre ayant voulu dire qu'il s'est retiré du Syndicat de la bonneterie parce qu'à chaque élection la caisse fondait pire que du beurre en broche, — vu qu'on se servait de la galette pour payer les frais d'élection, — a ramassé une sacrée pelle. La petite coterie de Pédron l'a hué et il s'en est fallu de peu qu'on lui arrache les yeux.

Mille bombes, si on devait foutre en l'air Casimir et les bourgeois, pour coller à leur place Pédron et ses copains, autant vaudrait que le populo reste couché.

Heureusement, on ne sera pas assez gourdi-flots pour se laisser rouler si salement !

Une fois la racaille bourgeoise démenagée, on ne laissera personne s'installer !

RELUQUE ÇA, DRUMONT !

Oui, foutre, le bougre ne ferait pas mal de ruminer sur ce que je vas dégoiser.

Tous les jours, dans son quotidien, il nous sort quèque saloperie de franc-maçon ou de youtre, — je ne le blâme pas de ça, — au contraire, nom de dieu !

Seulement, ce que je lui reproche, c'est d'oublier de gueuler contre les vacheries des jésuites.

Pardienne, toujours la même binaise !

Drumont voit la poutre qui est dans l'œil de ses ennemis, — mais il ne s'aperçoit pas qu'il a dans le sien une paille plus grosse que la tour Eiffel.

Comme je ne parle jamais sans preuves, en voici toujours une, — en attendant les autres :

A Bort, dans la Corrèze, y a un bagne, où, cent cinquante ouvriers des deux sexes sont occupés à faire des chapeaux. Le patron est un cléricafard de la plus belle trempe et il est toujours à ruminer un nouveau truc pour exploiter et abrutir davantage son troupeau d'esclaves.

C'est ainsi que le cochon a fait construire une chapelle dans son usine. Tous les soirs, un raticchon vient y dégueuler la prière, et tous les dimanches la messe.

Turellement, il faut que tous les prolos soient présents à chaque représentation. Et ce n'est pas tout, nom de dieu ! Chacun doit se confesser, le moins nne fois par mois.

Pour que les pauvres bougres ne puissent pas tirer à cul, le cléricochon leur donne un certificat de confession qu'ils doivent remettre au concierge, un sale birbe, chargé du contrôle. Tout ça, pour que personne ne puisse faire l'école buissonnière.

Afin de les abrutir complètement, toutes les semaines, chaque prolo reçoit un exemplaire du torchon *La Croix*. Oh, nom de dieu, c'est pas un cadeau qu'on leur fait ! Le montant leur est retenu à chaque paye, qu'ils le veulent ou non.

Comme les pauvres camaros ne gagnent pas beaucoup de braise, il arrive parfois que l'un ou l'autre demande qu'on ne lui retienne l'argent des torchon-culs qu'à la paye suivante.

Mais le salaud de Mesgement ne l'entend pas de cette oreille :

« Pourquoi ne voulez-vous pas payer votre journal aujourd'hui ? »

— C'est que, mossieu Mesgement, je ne gagne que 27 francs cette quinzaine. Il y a pas gras ! Je dois à mon propriétaire et le boulanger ne veut plus donner de pain.

— Bah, bah, bah ! Si vous n'étiez pas un gourmand, si vous saviez limiter vos besoins à vos moyens, vous ne seriez pas à court ! »

Hein, nom de dieu, pensez-vous que c'est de l'exploitation ?

Et toi, Drumont, quitte donc tes bézicles et, si tu n'as pas tout ton temps pris par tes orems..., dis-nous ce que tu penses de ces vacheries.

Ne réponds pas que les youtres font pareil, ça ne serait pas une excuse.

QUEL RUDE COCHON !

Damery. — Les cossiers du bagne Lequeu viennent de lâcher le turbin, rapport au garde-chiourme, un sale type, comme on n'en trouverait pas un sur mille.

Le salaud est surnommé *Bras-de-singe*. C'est un petit grincheux, cul relevé, galeux comme un rat d'égout, que le Lequeu a ramassé sur un tas de fumier.

Il traite les prolos comme il ne traite pas les animaux ; la nourriture est infecte au possible : pain noir, lard gras, faillots pourris, détritrus de boucherie, sale vinasse faite avec des engrais chimiques.

Ficelle comme pas un, le charognard loue

des ouvriers pour la semaine et les renvoie au beau mitan, sans aucun prétexte, — histoire de faire des roseries.

Quand j'aurai dit qu'il est feignant pire qu'une couleuvre ; que si par hasard il y a un morceau potable destiné aux ouvriers il le fait passer à l'as ; qu'outre cela il fait partie du cercle catholique et du syndicat antiphyloxérique fondé par l'ensoutané du patelin,

J'aurai tracé le portrait d'une belle vache !

CRAPULERIES DE CHAGOT

Montceau-les-Mines. — Y a une loi qui interdit aux patrons d'empêcher les ouvriers de se syndiquer.

Comme de juste, cette loi est une sacrée fumisterie dont les exploiters ne tiennent aucun compte.

D'ailleurs, la loi sur les syndicats n'a été faite que pour foutre de la poudre aux yeux des ouvriers, — et non pour atténuer les roseries patronales.

Il n'est donc pas épatant que les patrons se paient toutes leurs fantaisies.

Des crapularis qui n'en ratent pas une, c'est les jean-foutre de la Compagnie des mines de Montceau, des cléricafards de premier calibre.

L'an dernier, aux élections municipales, ils firent du boniment au populo : jurant que jamais aucun ouvrier ne serait renvoyé, amis comme adversaires, — qu'au contraire, les adversaires pouvaient se présenter dans les bureaux de la Compagnie, qu'on les embaucherait de préférence aux autres.

Pas besoin de dire, les camaros, que c'était du chiquet. Les cléricafards savent se faire mielleux et patelins quand il y va de leurs intérêts.

A preuve que ces paroles étaient de sacrés mensonges, c'est que l'autre jour, sans avertir, sans rien ! tous les verriers syndiqués de Blanzay, qui sont sous la coupe de la Compagnie ont été foutus à la porte.

Nom de dieu, comme violation de la loi sur les syndicats, voilà qui est hurf !

Est-ce que la gouvernance va foutre les gendarmes aux trousses de Chagot et de ses larbins pour leur apprendre à respecter la loi ?

Talala ! Si les charpentiers à Carnot se foutent en campagne, ce sera pour cogner sur les verriers.

Et foutre, Chagot ne s'arrêtera pas en si bon chemin : le voilà qui se met à serrer la vis à ses prolos, tant qu'il ne les aura pas étranglés, il ne sera pas content.

Que les gueules noires y veillent, nom de dieu ! Ce qui vient d'arriver aux verriers leur pend au nez à eux aussi.

TOUJOURS LUI !

Cherbourg. — Encore une lettre de Bres-sol, qui est décidément en rogne :

« Vous voudriez me voir pendu, mossieu, qu'il me dit. Prenez garde que je n'aille à Paris et que je ne vous donne des explications que vous pourriez trouver désagréables. »

— Ben, mon vieux salaud, si tu veux te faire casser la gueule, tu n'as qu'à faire le voyage !

LES

36 Malheurs d'un Magistrat

HISTOIRE

D'UN JUGEUR DANS LA DÉBINE

RACONTÉE EN CINQ SEC

IV

Le grand chambard (Suite)

Chirac, dit Boitachiffre, préparait un rapport en 278 volumes, pour démontrer la nécessité d'assurer illico le service public de l'alimentation.

Tartempion, nommé général, rédigeait une proclamation aux troubades pour leur annon-

cer qu'ils avaient droit au coco gratuit pendant les grandes chaleurs.

Camélinat, redevenu éloquent, rattrapait sa popularité en improvisant des discours rédigés à l'avance par son ami Béquenzingue.

Lafargue, l'auteur du *Droit à la Paresse*, (un chouette petit bouquin) était devenu ministre des travaux collectifs et se baladait toute la journée en sapin.

Boicervoise était administrateur des beaux-arts.

Ferroul, directeur du service public de l'imprimerie, décrétait la liberté absolue d'écrire. — à condition que rien ne soit publié sans sa permission.

Basly, délégué aux finances, ordonnait qu'on n'appelle pas les billets de banque autrement que « bons de travail ».

Lavy, ministre de l'instruction publique, introduisait dans les écoles le catéchisme possible, exigeant le respect aux gouvernants et le devoir de payer l'impôt.

J.-B. Clément, qui trouvait toutes ces réformes insuffisantes, avait pris la direction de l'Opéra où il faisait jouer une pièce naturalisée de Drumont, intitulée « l'Incirconcis ».

Rouannet siégeait à la préfecture reconstruite et baptisée « Service d'ordre ». Il rédigeait pour la soumettre à la signature de Bazile-Guesde une liste d'anarchos à fusiller.

Paul Brousse, pour emmerder Guesde qui intriguait contre lui, s'était fait mouchard de Versailles.

Maès, Crié, Soudey, Morphy, et un tas de types de ce calibre attendaient pour se prononcer que la victoire des collectos soit décisive.

En attendant que Guesde ait recueilli tous les éléments de sa statistique, les richesses entassées dans Paris étaient gardées par les soldats de l'ordre... collectiviste.

Le populo crevait de faim comme toujours.

Beaucoup d'anciens copains à Guesde avaient pourtant obtenu les bureaux de tabac et les commissariats de police. Roussel, le tailleur, chargé du service public de la garde-robe, équipait de pied en cap tous les membres du gouvernement.

Pour éviter les récriminations du populo qui ne voulait pas qu'on monte la garde devant la Banque, les nouveaux bouffe-galette avaient réquisitionné les fonds en caisse, et se les étaient partagés entre eux.

Bien entendu les usines étaient fermées. Les affaires marchaient comme un bateau sur des briques.

Avec leurs galons, leurs chouettes logements, leurs belles frusques et leurs gueuletons rupins, les nouveaux bouffe-galette trouvaient tout pour le mieux, dans la meilleure des sociétés.

Le populo, lui, devait se caler les joues avec des promesses bouillies et des proclamations à la sauce blanche.

Rien n'était changé pour les bons bougres, c'était toujours des mots, nom de dieu, rien que des mots !

Mais, foutre, les socialos à la manque avaient bien raison de ne pas gober les anarchos. Ceux-ci voyaient clair, nom de dieu ! Et dans les syndicats, dans les clubs, dans les ateliers et dans les réunions ils expliquaient leur binaise. Ils montraient au populo qu'on ne pouvait pas s'engraisser avec des boniments. On n'avait pas envoyé chier les anciens bouffe-galette pour continuer le même fourbi et si on voulait prendre pour tous la boustifaille, les belles piôles et les frusques entassées dans les magasins, il fallait pas compter sur les nouveaux gouvernants. Surtout, il ne fallait pas leur donner le temps de devenir forts.

(A suivre).

(1) Voir le commencement depuis le n° 200.

COMMUNICATIONS

PARIS

Elections municipales de Paris. — Les copains et les groupes de Paris et de la banlieue qui désirent des affiches du *Père Peinard au Populo*, sont priés d'en faire la demande, à la turne, 4 bis, rue d'Orsel, elles leur seront envoyées illico.

— Le groupe d'Etudes Sociales du XVIII^e se réunit tous les vendredis chez Boudinot, 96, rue des Martyrs.

Ordre du jour : Les Elections prochaines.

Avis aux compagnons. — Pendant toute la période électorale, il se tiendra une permanence, tous les soirs de 8 à 9 heures, salle Horel, 13, rue Aumaire. De cette permanence, les compagnons partiront chaque soir pour développer l'abstention dans une réunion électorale quelconque.

— Les anarchistes des 11^e, 12^e et 20^e et de la banlieue de l'Est, samedi 15 avril, à 8 h. 1/2, salle Firino, 144, boulevard de Charonne.

Ordre du jour : La réunion d'Alforville,

— Les camarades de 5^e et 13^e arrondissements qui désireraient aider à la propagation d'un manifeste abstentionniste sont priés d'assister à la réunion qui aura lieu vendredi 14 avril, à 8 h. 1/2 du soir, salle Messiez, 127. Un copain tiendra 2.000 exemplaires à leur disposition.

— Les Enfants de la Nature des 15^e, 16^e et 17^e arrondissements se réuniront samedi, salle Jeanton, 116, avenue Kléber. Ils discuteront de l'inutilité des Elections municipales et législatives et essaieront de faire de la propagande abstentionniste.

Les compagnons de Levallois ainsi que les compagnons Louiché et Chabart sont spécialement invités.

Reims. — Vu les affiches apposées par l'ordre du maire, pour enrayer toute propagande, les compagnons sont invités à faire une sortie en campagne, le dimanche 16 avril.

La réunion aura lieu au passage à niveau de Cernay, à 1 h. 1/2. Urgence.

Chalons. — Le groupe les *Sangliers de la Marne* réunion le 16 avril, chez le compagnon Coulmiers, à la Maison Ronde, à la Côte de Troyes, à 7 h. 1/2 du soir.

Tous les révolutionnaires sont invités.

Lille. — Les compagnons de Lille et des environs sont invités à la soirée familiale suivie d'une conférence privée par un compagnon, le 16 avril, à 6 h. du soir, dans la salle de l'Estaminet du Bien-Assis, 51, rue Philippe-de-Commines.

Bézenet. — Un nouveau groupe qui prend pour titre *les Sanguinaires* vient de se former. Les adhérents sont prévenus que la prochaine réunion privée aura lieu le 16 avril, au local convenu.

Ordre du jour : les Elections.

— Le groupe demande à entrer en relations avec les copains de Doyet.

Saint-Chamond. — Le groupe les *Amis de Ravachol* engage les compagnons et les lecteurs du *Père Peinard* et de la *Révolution* ainsi que les partisans des idées révolutionnaires, à assister à la promenade familiale du 16 avril, dont le but sera décidé le matin à la réunion du groupe petite rue de Plaisance, porte R.

Le compagnon Dumas donnera ses impressions sur le développement de l'idée anarchiste dans les villes qu'il a parcourues dans sa dernière tournée de conférences, et fera une causerie sur la conciliation néfaste du Capital et du Travail, titre adoré du socialisme autoritaire et étatiste.

Le groupe prie spécialement les jeunes compagnons à y assister en masse pour apprendre à avoir conscience de leur droit à l'existence.

Damery. — Le banquet des *Cossiers Champenois révolutionnaires* est fixé au 21 mai, la liste sera fermée le 16, afin que les fournitures soient prêtes. Le banquet se fera à Damery et sera suivi d'un bal de nuit, au profit de la propagande et des victimes de l'action.

Roubaix. — Tous les compagnons sont invités à assister à la réunion qui aura lieu le dimanche 9 avril, au local, 144, rue d'Inkermann.

Ordre du jour : 1^o Les élections législatives ; 2^o Formation d'un groupe de propagande ; 3^o La vente des journaux et brochures.

— Le *Père Peinard* et la *Révolution* sont criés et portés à domicile par le compagnon Apparcel, 18, rue Magenta.

Roanne. — Soirée familiale, le samedi 15 avril, chez Maillet, cafetier, près l'octroi aux Canaux.

Ordre du jour : Causerie sur le suffrage universel ; Chants et poésies révolutionnaires.

Londres. — *Groupe la Solidarité.* — Ce groupe se propose :

De faire la propagande des principes socialistes-anarchistes parmi les ouvriers italiens de Londres ; De se mettre en rapport avec les groupements et les compagnons soit de l'Angleterre soit d'autres pays, afin de constituer une fédération des anarchistes italiens résidant à l'étranger ;

D'aider de toute sorte et d'une façon suivie la propagande révolutionnaire en Italie et partout où l'activité du groupe pourra s'exercer utilement.

Les membres du groupe se déclarent convaincus de la nécessité de se connaître bien entr'eux et cultiver des rapports de bonne amitié afin de pouvoir se fier l'un à l'autre au besoin.

Ils reconnaissent aussi qu'il est indispensable de prendre des engagements mutuels et de les tenir.

Ils consentent donc à former entr'eux une association libre, mais solidaire, unissant leurs forces pour atteindre au plus tôt le but commun, qui est l'émancipation économique, politique et morale de toute la masse ouvrière par la révolution.

Les membres du groupe pensent que les efforts des anarchistes convaincus devraient être dirigés à provoquer un tel événement (la révolution sociale) en gagnant la sympathie et la confiance des masses par une conduite sérieuse, énergique et évidemment désintéressée.

Le groupe se réunit toutes les semaines, a une caisse formée par les contributions des membres, et fait sa correspondance par son secrétaire.

Les membres du groupe qui voudraient se retirer, pourront le faire en donnant avis de leur détermination.

Adresse : 35, East St. Theobald's Road W. C. London.

Blois. — Le groupe des *Toujours prêts!* se réunit toutes les semaines ; il invite les ouvriers désireux d'un meilleur avenir à ses réunions pour discuter les théories sociales.

Le *Père Peinard* est vendu et porté à domicile par Colas Léon, rue Chemonton, n^o 3.

Saint-Nazaire. — Réunion des copains tous les dimanches après-midi, au restaurant Bertreux, rue de Nantes, en face la gare.

Les copains qui désirent des brochures, des chansons, etc., n'ont qu'à s'adresser à Guillemain.

Cherbourg. — Les groupes et les compagnons qui pourraient disposer de brochures, journaux, etc., pour la propagande, sont priés d'en adresser à Guyard, 29, rue Notre-Dame, Cherbourg.

Armentières (Plougsteert, hameau de la Petite-Flandre). Les anarchistes d'Armentières et des environs ainsi que les socialistes de gouvernement (spécialement invités) sont prévenus qu'une grande causerie contradictoire, aura lieu le dimanche 16 avril 1893, au Château de la Déche, à 4 h. du soir.

1^o La crise économique ; 2^o les jeunes filles révolutionnaires et leur rôle dans la propagande. La réunion étant privée, des lettres d'invitation seront distribuées avant la séance.

Saint-Ouen. — Réunion du groupe *l'Avenir social*, tous les samedis, 6, avenue des Batignolles, aux Bosquets-Fleuris.

Tous les copains de la banlieue sont invités.

Limoges. — Les lecteurs du *Père Peinard* qui désirent assister aux causeries du samedi doivent s'adresser à Beaugiron, Chemin du Petit-Tour, 4.

Lyon. — Les camarades viennent de faire reproduire la photographie de Ravachol qu'ils mettent en vente, au profit de la propagande, au prix de 0.50 cent.

On peut adresser les commandes au compagnon Paris, 140, rue Pierre Corneille, Lyon.

Saint-Denis. — Réunion des copains tous les samedis, à 8 h. 1/2, chez Godfrin, 428, avenue de Paris. Tous les copains de la banlieue et les lecteurs du *Père Peinard* sont invités.

Argenteuil. — Réunion du groupe tous les samedis soir, à 8 h. 1/2, chez Chabert, marchand de vins, 24, rue du Port.

Nantes. — Les compagnons se réunissent tous les dimanches après-midi, place du Bouffay, chez Mme Moran.

Brest. — Le *Père Peinard* est crié dans les rues. En vente chez Guerenneur, 2, rue Grave-ran, et Demeule, 135 bis, rue de la Vierge.

Beaune. — Le groupe les Niveleurs, réunions hebdomadaires, au local convenu.

— Le *Père Peinard* est crié dans les rues par Peiffer.

Amiens. — Réunion des anarchistes chez Lévêque, 64, faubourg de la Hotoie, à 5 heures du soir, tous les premiers et troisièmes dimanches de chaque mois ; conférences, chants et poésies.

Toulouse. — Les journaux et brochures anarchistes sont en vente chez le compagnon Narcisse rue Maurice-Fort, 4, Amidonniers.

PETITE POSTE

R. Bézenet — P. St-Etienne — M. Troyes — V. Tulle — S. Nîmes — V. G. Bourgoin — D. Dijon — P. Lyon — D. Calais — B. Machine — G. Rivede-Giers — C. St-Nazaire — C. Béziers — R. Amboise — H. Aix — G. Chalon — G. Constantine — U. Nantes — C. Clermont — A. Damery — F. Reims — P. Châlons — P. Beaune — M. Saint-Aubin — P. Narbonne — B. Lausanne — L. Montceaux — M. Auxerre — P. Lyon (2) — L. Vaise — P. Angers — T. Constantine — C. Argenteuil — A. Roubaix — B. Dijon.

Reçu galette, merci.

— Le compagnon L. C. demande l'adresse du compagnon Geoffroy Phlug de Paris.

— Le compagnon S. F. demande des nouvelles de Brounouloux, 15, rue de Clermont, à Roanne.

— Malatesta peut écrire à L. W. à Barcelone, adresse convenue.

— *Ed. S. Chalons* : Impossible d'insérer, c'est trop personnel. Ce qui t'arrive prouve combien est infecte la grosse légumerie.

Place de la République, l'autre matin, un sergot saute sur un camion du chemin de fer, attrape au collet le camionneur et lui montrant une caisse : « Nom de dieu de nom de dieu, espèce de couenne, camionneur de merde, c'est vous qui trimballez dans la capitale pareille marchandise ? De la *Dynamite*!!!... Vous roupsétez, nom de dieu ! Allons, ouste, au poste ; vous vous expliquerez avec les autorités. »

Le camionneur : « Eh là, bas les pattes et pas de pet, l'homme aux bottes ! Ne vous tournez pas les sangs : c'est pas de la dynamite qui fait sauter les maisons, y compris les richards, c'est du nanan, de la bonne liqueur digestive, inventée et fabriquée par un bon zigou, »

A. Amouroux, à Belvès (Dordogne)

qui vous en fera tenir un litre moyennant trois balles, non compris les droits d'octroi.

Les ceusses qui habitent Paris peuvent faire directement leurs commandes aux bureaux du Père Peinard, à raison de 4 fr. le litre, frais d'octroi compris.

Les abonnés et correspondants sont priés d'envoyer leur galette en mandats, de préférence aux timbres qui s'égarent en route très facilement.

Lettres et mandats doivent être adressés : A l'Administrateur du Père Peinard.

L'Imprimeur-Gérant : DELALE

Imprimerie spéciale du *Père Peinard*
4 bis, rue d'Orsel, Paris

APRÈS L'ÉLECTION



Les Volards. — Tartempion, ta promesse, la Lune, il nous faut la Lûûûûne !

Tartempion. — La Lune?... La voici, bougres d'empaillés; si le cœur vous en dit, embrassez-là !